

## **Udo HOCK**

### **Bénédictions et malédictions du pluralisme en psychanalyse**

#### **AUTRES TITRES POSSIBLES**

**Le pluralisme de la psychanalyse : bénédiction ou malédiction ?**

**Bienfaits et méfaits du pluralisme en psychanalyse**

**Heurs et malheurs du pluralisme en psychanalyse**

**La notion d'*Enstellung* comme remède au pluralisme**

**L'*Enstellung* pour unifier le pluralisme**

### **I. 1. Introduction**

Le pluralisme est l'un des défis les plus importants de la psychanalyse actuelle. Il n'est pas certain que la psychanalyse ait jamais parlé d'une seule voix, ni que la théorie freudienne ait jamais été l'unique théorie de référence, mais il est certain que ce n'est nullement le cas aujourd'hui. La psychanalyse parle au pluriel, et la lecture de l'œuvre de Freud est plurielle. Toute tentative pour s'approprier l'exclusivité de son héritage est vouée à l'échec. Il n'existe évidemment pas une version unique de la théorie, ou de la pratique, qui trouverait un prolongement naturel chez tel ou tel de ses successeurs engagé dans un lien particulier avec lui. Que nous l'aimions ou le détestions, et quelle que soit notre appartenance psychanalytique, nous baignons tous dans le pluralisme.

Après avoir rappelé la définition du pluralisme donnée par Robert S. Wallerstein au moment où il présidait l'IPA, je m'interrogerai sur le pluralisme dans la pensée de Freud. Son autoritarisme à l'égard de ses anciens élèves a fourni un modèle pour la suite. La confusion babélique des langues psychanalytiques, qui est la conséquence du pluralisme, pose un problème que j'essaierai de résoudre à l'aide de la notion d'*Entstellung*, un mot clé chez Freud. Le terme a une double signification en allemand, largement utilisée par Freud : déformer une chose, cela signifie donner à voir ce qui se cache derrière un fonctionnement psychique « normal », sans effraction de l'inconscient. En français, toute une série de mots contiennent cette dialectique entre cacher et voir : couvrir/découvrir, voiler/dévoiler, disparaître/apparaître, illusion/désillusion, avec, pour aboutissement, déformer/former.

Cette spécificité de l'*Entstellung* sera mon fil conducteur pour évoquer les courants postfreudiens. Dans quel cas la déformation mène-t-elle à une véritable disparition de la source freudienne ? Et quand fait-elle apparaître des aspects de l'inconscient qui n'ont été que peu, ou pas du tout, articulés par Freud lui-même ?

## I. 2. À partir de Wallerstein

Depuis l'article fameux de Robert S. Wallerstein, « *One Psychoanalysis or Many ?* », le « pluralisme en psychanalyse » a trouvé place dans le discours psychanalytique. En 1987, alors président de l'IPA, Wallerstein plaida devant les membres réunis à Montréal pour la prise en compte d'un « pluralisme des perspectives théoriques », mais souligna aussi l'« unité quant aux buts cliniques et quant à l'effort de guérison »<sup>1</sup>. Il voulait combattre le risque de l'arbitraire des convictions théoriques par le recours à une clinique unifiante. Même si, du point de vue métapsychologique, nous pensons différemment les uns des autres, nous sommes semblables dans la pratique quotidienne : ainsi pourrait-on résumer sa position.

Par souci de simplicité, je prends maintenant « pluralisme », thème central de ma contribution, au sens de Wallerstein, et sans traiter de sa distinction entre divergence métapsychologique et convergence clinique. « Pluralisme théorique » signifie qu'au sein de la psychanalyse coexistent une grande variété d'écoles et d'approches, sans qu'aucune de ces écoles ne puisse revendiquer l'hégémonie. Devons-nous accepter cette situation, voire la saluer, ou la considérer comme une crise grave, inacceptable et nécessitant une solution ?

## I. 3. Pluralisme et autoritarisme

En vain cherchera-t-on chez Freud un passage clé où il serait question du pluralisme. Le mot semble complètement absent des *Oeuvres complètes*. Wallerstein n'a pas tort d'affirmer : « La psychanalyse n'a pas toujours été caractérisée par [...] le pluralisme »<sup>2</sup>. Il se réfère à l'attitude que Freud a exposée dans « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique ». Ce texte de 1914 a été écrit peu après les deux premières « sécessions », celles de Jung et d'Adler. Je cite un passage de la première section :

---

<sup>1</sup> WALLERSTEIN, Robert S., « *One Psychoanalysis or Many ?* », *International Journal of Psychoanalysis*, t. 69, 1988, p. 5-21. Wallerstein affirme « *our increasing psychoanalytic diversity, or pluralism as we have come to call it, a pluralism of theoretical perspectives, of linguistic and thought conventions, of distinctive regional, cultural, and language emphases* », puis « *our unity of clinical purpose and healing endeavour* », p. 5.

<sup>2</sup> « *Psychoanalysis was not always characterized by pluralism...*  », *ibid*.

*« Die Psychoanalyse ist meine Schöpfung [...]. Ich finde mich berechtigt, den Standpunkt zu vertreten, daß auch heute noch, wo ich längst nicht mehr der einzige Psychoanalytiker bin, keiner besser als ich wissen kann, was die Psychoanalyse ist, wodurch sie sich von anderen Weisen, das Seelenleben zu erforschen, unterscheidet, und was mit ihrem Namen belegt werden soll oder besser anders zu benennen ist<sup>3</sup>. »*

Cette déclaration est un « *magisterial pronouncement* », selon l'expression de Jeffrey Mehlmann<sup>4</sup>. Elle met l'accent sur l'autorité du locuteur, sur sa position singulière : c'est le maître de la psychanalyse qui parle. Ce qui suit est d'une sévérité parfaite envers Adler et Jung, en accord avec une telle ouverture. Les anciens élèves sont littéralement ligotés au point d'être méconnaissables, comme auteurs, mais aussi comme personnes. Ainsi peut-on lire par exemple à propos d'Adler : « *Ebenso klaglich und inhaltsleer ist alles, was Adler über den Traum, dieses Schibboleth der Psychoanalyse, geäußert hat* »<sup>5</sup>. Aussi bien, quelques pages plus loin, la théorie d'Adler est-elle évoquée comme d'une part « radicalement fausse », mais, d'autre part, comme sans doute « le plus significatif » des deux mouvements<sup>6</sup>.

Le geste autoritaire de Freud fait rendre gorge au pluralisme avant même qu'il puisse paraître. L'histoire de la psychanalyse nous apprend que d'autres suivront l'exemple d'Adler et de Jung et quitteront – volontairement ou involontairement – le « mouvement » de Freud. Quelle que soit la force de persuasion des arguments freudiens – je reste très impressionné par leur pertinence –, le cas « Adler et Jung » fournit un modèle du maniement du problème du pluralisme en psychanalyse. Songeons à deux autres exemples très importants : d'une part, Melanie Klein et Paula Heimann ; d'autre part, Jacques

<sup>3</sup> FREUD, Sigmund, « *Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung* » (1914), *GW X*, p. 44. « La psychanalyse est ma création. [...] Je me trouve autorisé à soutenir le point de vue que, même encore aujourd'hui, où depuis longtemps je ne suis plus le seul psychanalyste, personne mieux que moi ne peut savoir ce qu'est la psychanalyse, par quoi elle se différencie d'autres manières d'explorer la vie d'âme et ce qui doit être couvert de son nom ou ce qu'il vaut mieux nommer autrement. » (« Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », 1914, *OCF XII*, p. 249.)

<sup>4</sup> MEHLMANN, Jeffrey, « Introduction » à LAPLANCHE, Jean, *Life and Death in Psychoanalysis*, Baltimore and London, Johns Hopkins University Press, 1976, p. 9.

<sup>5</sup> « Tout est aussi affligeant et vide de contenu dans ce qu'Adler a déclaré sur le rêve, ce schibboleth de la psychanalyse » (FREUD, Sigmund, « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », *op. cit.*, p. 304.)

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 307.

Lacan et Jean Laplanche. Dans les deux cas, il s'agit de la relation d'anciens analystes avec leurs analysants, avec des analyses qui avaient duré de longues années ; et, dans les deux cas, ces relations prirent fin parce que les analysants avaient osé prendre une position théorique (et technique) différente de celle de leurs analystes : Paula Heimann, à propos du rôle du contre-transfert dans le processus psychanalytique, et Jean Laplanche à propos de la formule de Lacan : « L'inconscient est structuré comme un langage », une idée que Laplanche considérait comme incompatible avec la métapsychologie freudienne. Ces différences menèrent à une rupture complète et irrévocable. Lacan n'a pas manqué, de nombreuses années plus tard, de ridiculiser son ex-analysant et compagnon Laplanche<sup>7</sup>.

Freud, Klein, Lacan ont plus que d'autres pris appui sur leur autorité, et pas uniquement sur leurs arguments, pour faire valoir leur position, ce qui a contribué au fait que l'enseignement qu'ils avaient fondé porte leurs noms. Dans un passage de « La chose freudienne », Lacan fait dire à Freud : « Moi, la vérité, je parle »<sup>8</sup>. En même temps, il se positionne comme le héraut de la vérité de Freud. Il encourage ainsi la geste autoritaire, inscrite dans le mouvement psychanalytique depuis son début et qui existe encore aujourd'hui, à l'époque du pluralisme. Il suffit de penser aux structures hiérarchiques de nos institutions et associations, qui engendrent une dépendance intolérable, laquelle se traduit par des différences excessives entre les participants, les candidats, les membres et les analystes en formation.

L'apparition du pluralisme a donc d'abord été une grande libération envers l'orthodoxie engendrée par Freud lui-même, et cela indépendamment du fait que son œuvre, marquée par les rebondissements et virages, les révisions et transcriptions, et la mise en question permanente d'anciennes certitudes, se prête beaucoup moins au dogmatisme qu'il ne semble de prime abord. L'histoire de la psychanalyse, avec ses exclusions et scissions, ses hostilités et animosités personnelles, ne peut en tout cas pas dériver d'une prétendue univocité du texte freudien et de critères de vérité qui lui seraient inhérents.

## I. 4. Les impasses du pluralisme

Nous avons tous pu observer les débordements et les excès des manifestations du pluralisme depuis la déclaration de Wallerstein. Dans les congrès nationaux comme internationaux, nous rencontrons des représentants de

---

<sup>7</sup> Dans la « Préface » qu'il a donnée à la première thèse de doctorat portant sur son œuvre : RIFFLET-LEMAIRE, Anika, *Jacques Lacan*, Charles Dessart, Bruxelles, 1970, p. 9-20.

<sup>8</sup> LACAN, Jacques, « La chose freudienne » (1955), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 409.

perspectives diverses, l'un à côté de l'autre, quelquefois sur le même podium, sans qu'il y ait le moindre débat sur les différences entre les écoles et les traditions. En France, c'est tout d'abord Jean Laplanche qui s'en est pris à ce phénomène de juxtaposition des théories en lui assignant le label de « postmodernisme ». Il a violemment critiqué cet état de choses en plaident pour l'organisation de débats entre les différentes écoles afin que la psychanalyse ait une chance d'être prise au sérieux par les autres sciences<sup>9</sup>. A son avis, il est nécessaire que nous nous référions aux textes et aux thèses des collègues au lieu de nous en tenir à nos propres cercles théoriques. Laurence Kahn reprend pour sa part cette attitude critique face à la postmodernité analytique qu'elle étudie en particulier dans la tradition de la psychanalyse aux États-Unis depuis la deuxième moitié des années 60, quand l'*Ego Psychology* perdit progressivement son hégémonie dans le champ psychanalytique. Depuis cette époque, la psychanalyse à l'américaine aurait de plus en plus renoncé à considérer la métapsychologie freudienne comme la référence centrale de l'image que les psychanalystes se font d'eux-mêmes. Selon L. Kahn, la position de Wallerstein se situerait dans cette lignée<sup>10</sup>. En 2014, elle a approfondi ces idées dans un livre entièrement consacré à ce sujet : *Le Psychanalyste apathique et le Patient postmoderne*.

## **II. 1. L'*Entstellung* et son rapport avec les notions réunies par la racine « -stellung »**

Au lieu de suivre cette piste, je voudrais faire valoir une notion qui permet de trouver une issue à l'impasse causée par le pluralisme : l'*Entstellung* (déformation). Le terme d'*Entstellung* est doublement central :

- Il est le signe que l'inconscient s'est immiscé dans l'activité consciente. Dans cette perspective une définition de l'inconscient doit obligatoirement prendre en considération l'*Entstellung*. Il pourrait donc offrir une base aux courants divers de la psychanalyse.
- Je considère tout courant postfreudien comme une sorte d'*Entstellung* du texte freudien, au double sens du mot.

---

<sup>9</sup> Voir LAPLANCHE, Jean, *Sexual*, Paris, Puf, 2017, p. 203.

<sup>10</sup> Voir KAHN, Laurence, « “Verbohrt, extrem, sehr sonderbar”. Aktualität der Metapsychologie und Durcharbeiten der Übertragung », *Jahrbuch der Psychoanalyse*, t. 67, 2013, p. 171-194.

Je souligne d'abord que l'*Entstellung* est une charnière de la psychanalyse freudienne, voire un concept fondamental (*Grundbegriff*), à tous les niveaux : méthodologique, métapsychologique et technique. Ce n'est pas une notion secondaire à laquelle on pourrait renoncer sans problème ou qu'on pourrait remplacer par une autre. L'*Entstellung* définit à la fois l'objet et la méthode de la psychanalyse, du moins quand on se situe dans la tradition de Freud. L'entrée « Attention flottante »<sup>11</sup> du *Vocabulaire de la psychanalyse* me permettra de préciser cette idée directrice de mon travail :

« Les structures inconscientes telles que Freud les a décrites se font jour à travers de multiples déformations, par exemple cette “transmutation de toutes les valeurs psychiques” qui aboutit à ce que, derrière les éléments les plus insignifiants en apparence, se dissimulent souvent les pensées inconscientes les plus importantes. L'attention flottante est ainsi la seule attitude *objective*, en tant qu'adaptée à un objet essentiellement déformé<sup>12</sup>. »

On voit comment Laplanche et Pontalis déterminent l'objet de la psychanalyse : en se référant à deux reprises à l'*Entstellung*. Or, « l'attention flottante » ou « l'association libre », ces deux directives méthodologiques, ne représentent-elles pas des règles qui, justement, déforment notre « écoute normale » ainsi que notre « parole normale » ? Dans ma perspective, l'*Entstellung* incarne une sorte de concept transcendantal de la psychanalyse, qui assure l'unité de notre discipline, dispersée dans toutes les directions, affichant un état de confusion totale par la polyphonie, voire la polymorphie, qui règne au niveau tant théorique que technique. L'*Entstellung* n'est rien d'autre que la marque universelle de l'inconscient<sup>13</sup>. Autrement dit : là où il n'y a pas d'*Entstellung*, il n'y a pas de trace de l'inconscient.

Le tableau ci-dessous donne une vue d'ensemble de la relation qu'entretient l'*Entstellung* avec les mots reliés par la racine commune « -stellung » et de leur emploi par différents auteurs :

---

<sup>11</sup> Dans les *OCF*, l'expression « *gleichschwebende Aufmerksamkeit* » est traduite par « attention en égal suspens ». (« Conseils aux médecins », 1912, *OCF XI*, p. 146.)

<sup>12</sup> LAPLANCHE, Jean, et PONTALIS, Jean-Bertrand, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Puf, [1967], 1990, p. 39.

<sup>13</sup> « Quant au préfixe “un” dans ce mot [*unheimlich*], il est la marque du refoulement. » (FREUD, Sigmund, « L'inquiétant », 1919, *OCF XV*, p. 180.)

|   |   |  |
|---|---|--|
| <i>Entstellung</i>  | Déformation ( <i>OCF, passim</i> )<br>Voir aussi les traductions de Lacan | L. Kahn, S. Weber, U. Hock.            |
| <i>Darstellung</i><br><i>Rücksicht auf Darstellbarkeit</i><br>(Freud, <i>Traumdeutung</i> ) | Figurabilité<br>Présentabilité  | C. Botella.<br>L. Kahn, J. Laplanche.  |
| <i>Vorstellung</i>  | Représentation  | M. Heidegger, J. Derrida,<br>J. Lacan. |
| <i>Wortvorstellung</i>  | Représentation de mot   | L. Kahn,<br>J. Laplanche.              |
| <i>Sachvorstellung</i>  | Représentation de chose   | J. Laplanche.                          |

## II. 2. *Vorstellung*

Je commencerai mon commentaire de ce tableau par la notion de *Vorstellung* (représentation). Tout un courant, en philosophie comme en psychanalyse, critique vivement cette notion centrale de la première topique de Freud (conscient, inconscient, préconscient). Je souscris à cette critique formulée d'abord par Martin Heidegger, par exemple dans « *Die Zeit des Weltbildes* »<sup>14</sup>, puis, et surtout, par Jacques Derrida qui se réfère explicitement à Freud dans sa conférence de 1980 à l'université de Strasbourg<sup>15</sup>. Derrida pose la question : la famille de mots de la constellation *Vorstellung*, telle qu'elle est utilisée par Freud, appartient-elle toujours à l'âge de la représentation, invoquée et déclinée par Heidegger ? Si on suit cette piste, la *Vorstellung* serait d'abord une activité de la conscience ou du sujet de la conscience (*ich stelle mir vor*: j'imagine) pour intégrer le monde extérieur/intérieur (le monde de la représentation) dans son propre *Weltbild* (image du monde) en excluant tout ce qui ne convient pas à cette image du monde et du soi. Dans le contexte de la *Traumdeutung*, la *Vorstellung* comme concept serait liée à l'élaboration secondaire, effectuée par le sujet de la conscience qui essaie de dénier l'influence de l'inconscient, en se livrant à une réinterprétation excessive et

<sup>14</sup> Ce texte, écrit en plein cœur de l'ère nationale-socialiste en Allemagne, a connu un destin particulier. Quand il le publia dans le recueil d'articles *Holzwege* en 1950, Heidegger révisa significativement son manuscrit de 1938 afin de minimiser son adhésion à l'idéologie nationale-socialiste, mais il n'en fit pas mention (Voir BLUM, Eggert, « Die Marke Heidegger », *Die Zeit*, 13 novembre 2014 (consultable en ligne <https://www.zeit.de/2014/47/philosoph-heidegger-antisemitismus>).

<sup>15</sup> DERRIDA , Jacques, « Envoi », *Psyché*, Paris, Galilée, [1987], 1998, p. 137.

faussée du matériel onirique, qui irait jusqu'à l'annihilation de l'inconscient. La *Vorstellung* est d'une certaine façon l'antonyme de l'*Entstellung*, parce qu'elle cherche justement à supprimer les effets de la déformation du rêve, en se référant surtout à l'élaboration secondaire.

Laplanche s'est surtout intéressé à l'interprétation de la *Vorstellung* dans son lien avec des mots composés comme *Sachvorstellung*, *Wortvorstellung*, *Objektvorstellung* (représentation de chose, de mot, d'objet). Le point le plus important pour nous, c'est son interprétation du mot *Sachvorstellung* qu'il comprend comme « représentation-chose ». La *Vorstellung* elle-même devient dans l'inconscient une chose, elle perd son statut de représentation avec la double face signifiant/signifié ou représentant/représenté, et se transforme en un signifiant énigmatique qui ne représente rien et qui ne renvoie qu'à lui-même<sup>16</sup>.

## **II. 3. *Darstellung - Darstellbarkeit***

Ces deux notions, surtout *Darstellbarkeit*, ont connu une certaine popularité en France grâce aux travaux de Laurence Kahn et de César et Sarah Botella. Leur point de départ commun est la *Rücksicht auf Darstellbarkeit*, traduite par « prise en considération de la présentabilité » dans la traduction des *Œuvres complètes* des Puf. Il s'agit d'un des quatre mécanismes du travail du rêve (à côté de la condensation, du déplacement et de l'élaboration secondaire). Avec ce terme, Freud rend compte du fait qu'au cours de la formation du rêve « *ein farbloser und abstrakter Ausdruck des Traumgedankens gegen einen bildlichen und konkreten eingetauscht wird* »<sup>17</sup>. *Darstellbar* signifie que la langue des mots, moyen par lequel s'expriment les pensées du rêve, est transformée dans la langue des images propre au rêve manifeste, pour devenir *darstellungsfähig*<sup>18</sup>.

Je n'entrerai pas dans le détail des différences entre Kahn et les Botella quant à leur emploi et leur compréhension des mots *Darstellung/Darstellbarkeit*. Deux aspects suffiront. Pour Kahn, le mot *Darstellung* fait partie intégrante de toutes les formations de l'inconscient. Tout acte psychique, pour pouvoir se présenter, a besoin d'un médium (visuel, auditif, ou une combinaison des deux). C'est pourquoi Kahn entreprend un grand effort pour lier ce couple terminologique, *Darstellung/Darstellbarkeit*, aux autres notions freudiennes

<sup>16</sup> LAPLANCHE, Jean, « Court traité de l'inconscient », *Entre séduction et inspiration : l'homme*. Paris, Puf, 1999, p. 76.

<sup>17</sup> FREUD, Sigmund (Freud 1900a, S. 345) puis « *darstellungsfähig* », *ibid.*, p. 385 ; « [...] une expression incolore et abstraite de la pensée de rêve [est] échangée contre une expression concrète et imagée de celle-ci », *L'Interprétation du rêve*, OCF II, p. 384, puis « apte à la présentation » p.

<sup>18</sup> « Apte à la présentation », *ibid.*, p. 385.

(*Vorstellung*, *Entstellung*, etc.) et sur ce point elle est en accord avec la traduction des *OCF* : « présentation », « présentabilité ». Les Botella utilisent, eux, un terme différent pour formuler une nouvelle idée : « figurabilité ». Cette notion met au centre une difficulté qui se rencontre dans les pathologies graves (autisme, psychose infantile) où on ne trouve pas de matériel inconscient, pas de représentation et donc pas de différence entre le manifeste et le latent. Dans ces maladies psychiques, il serait surtout question du transit « de la non-représentation à la figurabilité »<sup>19</sup>. Ce nouveau concept de « figurabilité » a sans doute une grande valeur heuristique. À travers lui se posent de nouvelles questions, peu ou pas articulées chez Freud lui-même. Mais par rapport au mot *Darstellbarkeit*, on perd avec cette traduction la liaison avec les autres mots de la même famille.

Il est évident que les deux notions d'*Entstellung* et de *Darstellung* sont indissociablement liées, car l'*Entstellung* se montre à la conscience comme une *Darstellung* qui a partiellement échoué (comme dans les actes manqués), qui est confuse (comme dans les rêves), énigmatique (comme dans les symptômes) ou qui présente ces trois caractères (comme une séance analytique).

## II. 4. *Vorstellung – Représentaion – Repräsentanz*

Là où l'allemand peut choisir entre *Vorstellung* et *Représentaion*, le français et l'anglais ne connaissent qu'un seul mot, représentation ou *representation*. Soulignons que Freud lui-même n'utilise que très rarement le mot *Représentaion*, qui n'a pas le statut d'un concept. Il en va autrement avec le mot *Repräsentanz*, traduit par « représentance » dans les *OCF*. *Représentaion* contient à la fois le représentant (le signifiant) et le représenté (le signifié), et accentue le côté représentant sans désigner explicitement un représenté. Le verbe *repräsentieren* (représenter) inclut nécessairement les deux côtés du signe : quelque chose représente autre chose.

Qu'est-ce qui distingue les mots en rapport avec *Représentaion* de ceux qui se rattachent à *Vorstellung*? Tandis que *Vorstellung* implique un sujet qui s'imagine quelque chose, et constitue un acte intrapsychique, il s'agit dans la « représentation » d'une relation de délégation : quelque chose prend la place d'autre chose, elle s'y substitue. Dans ce cas, il y a toujours un signe extérieur, comme l'image ou le mot qui représente autre chose, ce n'est plus une *Vorstellung* (représentation intrapsychique). L'exemple le plus important en psychanalyse est assurément la pulsion dans son rapport avec ses représentants.

---

<sup>19</sup> BOTELLA, César et Sára, *La Figurabilité psychique*, Paris, In Press, [2001], 2007, p. 41.

Il y a deux variantes chez Freud : les passages où la pulsion est le représentant du somatique et ceux où la pulsion est représentée par la *Vorstellung* et l'affect.

Dans les deux cas, on peut trouver des points communs :

1. La relation entre le somatique et la pulsion ou bien entre la pulsion et ses représentants est toujours une relation de délégation<sup>20</sup>. Il n'y a donc pas de relation directe entre le soma et la pulsion, ni entre la pulsion et ses représentants (affect, *Vorstellung*). La relation entre l'instance qui délègue et le délégué reste imprécise. Il en va autrement dans des rapports de causalité ou dans les rapports de parallélisme entre les deux faces du signe, comme c'est le cas chez Saussure. Dans sa conception du signe linguistique, signifiant et signifié sont comme le recto et le verso d'une feuille.

2. Ce qui est représenté ou délégué est difficile, voire impossible, à définir. Cela reste vague et énigmatique. La pulsion est-elle l'équivalent de ses représentants ou bien renvoie-t-elle à autre chose ? Question ouverte, mais indiquée par l'usage du mot *Repräsentanz* : *Repräsentanz* de quoi exactement ? Ces deux particularités du mot *Repräsentanz* (*Repräsentanz* comme délégation, *Repräsentanz* sans représenté) me semblent tout à fait capitales dans tous les contextes où il est question de rapports de représentation en psychanalyse. Ces élaborations ont une conséquence pour les notions de *Darstellung* et d'*Entstellung*. Il est assez difficile de dire ce qui est (re)présenté exactement et ce qui est déformé (*entstellt*) exactement. J'avance l'hypothèse que l'inconscient n'existe ni hors de la *Darstellung*, ni hors de l'*Entstellung*, à travers lesquelles il se donne à voir.

### III. L'*Entstellung* dans son rapport avec le pluralisme

Tout courant actuel de la psychanalyse est dans la *succession* de Freud. Et si l'on va plus loin, tout courant me semble être une version déformée (*eine entstellte Version*) du texte de Freud. Quel est donc le rapport à Freud de ces versions nouvelles de la psychanalyse ? Je fais la différence entre les versions qui déforment Freud en cassant et en déniant complètement son héritage, et celles qui le déforment en articulant des aspects négligés, mal vus ou tout simplement oubliés. « Mon » Freud, c'est le Freud de l'*Entstellung*, c'est la matrice de ma lecture de la psychanalyse actuelle, qu'il s'agisse de l'intersubjectivisme, du relationisme ou du kleinisme, courants sur lesquels j'ai

---

<sup>20</sup> LAPLANCHE, Jean, et PONTALIS, Jean-Bertrand, « Représentant psychique », *Vocabulaire de la psychanalyse*, op. cit., p. 411.

travaillé pendant ces dernières années. Comment traitent-ils le problème de l'*Entstellung*, tellement crucial pour Freud ? Sans surprise, je constate que toutes ces approches ratent l'examen : le plus souvent elles sont totalement indifférentes à la question de l'*Entstellung*.

### **III. 1. Transfert *versus* relation : la mésalliance**

L'exemple princeps est la conception du transfert telle qu'on la trouve dans les différentes écoles. Le transfert est sans doute le champ de bataille le plus controversé de la psychanalyse actuelle et en même temps l'un des derniers concepts que les écoles diverses ont en commun. Cependant il risque de perdre sa place centrale à l'intérieur de la pratique et de la théorie psychanalytique. De nouvelles notions venues des courants intersubjectivistes et relationalistes gagnent le terrain : l'« intersubjectivité » et la « relation ». Je voudrais aller contre ces courants en affirmant que le transfert est une sorte d'*Entstellung* à deux égards : *Entstellung* de la remémoration, d'une part, *Entstellung* de la relation, d'autre part. On trouve déjà chez Freud l'expression *Entstellung durch Übertragung*<sup>21</sup> et Laurence Kahn s'y réfère à plusieurs reprises. Le transfert est une déformation (*Entstellung*) de la relation entre le médecin et le patient par des impulsions inconscientes du patient. Dans les cas extrêmes, le transfert est antirelationnel, car il détruit la relation de travail entre analyste et patient. À la fin des *Études sur l'hystérie*, lorsque Freud évoque le transfert pour la première fois, il le désigne comme une « fausse connexion » ou comme une « mésalliance » (en français dans le texte)<sup>22</sup>. Ce terme n'a pas une bonne réputation en nos temps modernes et postmodernes, parce qu'il suppose à première vue une opposition entre le vrai et le faux, qui n'a pas la même valeur dans le contexte analytique et dans l'usage habituel. Pour l'analyste, c'est le non-fonctionnement qui attire son attention. Freud n'a pas cessé d'insister sur le fait que l'inconscient se montre à travers les actes manqués – à travers les *Entstellungen* du matériel conscient. C'est pourquoi le transfert n'est pas d'abord une alliance, mais une force inconsciente qui attaque l'alliance entre analyste et analysant jusqu'à sa dissolution. Nous savons tous que pour Freud le transfert est une forme de résistance, contre la remémoration, mais aussi contre l'alliance thérapeutique ; il a même créé la notion de résistance de transfert qui n'est pas une résistance contre le transfert, mais une résistance exercée par le transfert. Pensons au cas Dora et à son transfert sur Freud : elle quitte l'alliance

---

<sup>21</sup> FREUD, Sigmund, « Zur Dynamik der Übertragung » (1912), *GW* VIII, p. 370 ; « Sur la dynamique du transfert » (1912), *OCF* XI, p. 112. Pour l'utilisation par Laurence Kahn de la « déformation par transfert », voir par exemple *L'Écoute de l'analyste. De l'acte à la forme*, 2012, p. 153 sqq.

<sup>22</sup> FREUD, Sigmund, *Studien über Hysterie* (1893), *GW* I, p. 309 ; *Études sur l'hystérie* (1893), *OCF* II, p. 330.

avec Freud et agit son transfert négatif avec lui en rompant le contrat. La double face du transfert – être en même temps le plus grand obstacle au traitement et son plus puissant outil<sup>23</sup> correspond exactement à la double signification du mot *Entstellung* : ce que la conscience perçoit comme une distorsion inquiétante (sens classique d'*Entstellung*) est aussi l'inconscient dévoilé. Le mot « mésalliance » lui-même exprime cette dimension capitale du travail psychanalytique : le préfixe « més- » est lui-même la marque de l'*Entstellung*.

### **III. 2. Le souvenir-couverture comme paradigme de la remémoration déformée**

Dans les courants postfreudiens, (les postkleiniens, ou Peter Fonagy et sa théorie de l'attachement), on assiste à un passage du paradigme de la remémoration à celui du transfert. Au lieu de se remémorer des souvenirs d'enfance refoulés, il faudrait revivre, et surtout réelaborer et perlaborer les conflits inconscients dans le hic et nunc de la situation analytique. Ma critique porte sur deux points : d'une part, le transfert n'est lui-même rien d'autre qu'une remémoration déformée. Des souvenirs d'enfance non remémorables s'actualisent dans le rapport à l'analyste en tant que transfert, le patient agit donc ce qu'il ne peut pas reconnaître comme une partie intégrale de son histoire<sup>24</sup>. Donc, d'une part, le transfert est coupé de ces racines freudiennes par ce changement du paradigme ; d'autre part, la notion de remémoration est mal définie parce que son rapport à l'*Entstellung* n'est pas reconnu.

L'exemple par excellence pour ce rapport entre remémoration et *Entstellung*, c'est celui de la *Deckerinnerung*. La *Deckerinnerung*, elle aussi, est une de ces mots créés par Freud qui risquent d'être oubliées dans le discours postfreudien. Comme la mésalliance, la notion de *Deckerinnerung* porte la marque de l'*Entstellung* dans sa dénomination même. Le mot est traduit par *screen memory* en anglais, et en français d'abord par « souvenir-écran », puis dans les *OCF*, par « souvenir-couverture ». Cette dernière traduction me semble

<sup>23</sup> Voir FREUD, Sigmund, « *Bruchstücke einer Hysterie-Analyse* » (1905) : « *Die Übertragung, die das größte Hindernis für die Psychoanalyse zu werden bestimmt ist, wird zum mächtigsten Hilfsmittel derselben, wenn es gelingt, sie jedesmal zu erraten und dem Kranken zu übersetzen* », *GW V*, p. 281 ; « Le transfert, qui est destiné à être le plus grand obstacle à la psychanalyse, devient son plus puissant auxiliaire si l'on réussit à le deviner chaque fois et à le traduire au malade » (« Fragments d'une analyse d'hystérie », 1905, *OCF VI*, p. 297). Et dans « *Zur Dynamik der Übertragung* » (1912) : « [...] die Übertragung, sonst der mächtigste Hebel des Erfolgs, [verwandelt sich] in das stärkste Mittel des Widerstandes » *GW VIII*, p. 367 ; « [...] le transfert, par ailleurs le levier le plus puissant du succès, se transforme ici en un moyen de la résistance, le plus fort de tous » (« Sur la dynamique du transfert », 1912, *OCF XI*, p. 109).

<sup>24</sup>FREUD, Sigmund : « *Wir haben seine Krankheit nicht als eine historische Angelegenheit, sondern als eine aktuelle Macht zu behandeln* », « *Erinnern, Wiederholen und Durcharbeiten* » (1914), *GW X*, p. 131 ; « Nous n'avons pas à traiter sa maladie comme une affaire d'ordre historique, mais comme une puissance actuelle, « Rédiction, remémoration perlaboration » (1914), *OCF XI* , p. 135.

plus exacte. Comme dans le cas de l'*Entstellung* avec sa double face (faire voir par défiguration), il s'agit dans la *Deckerinnerung* d'une dialectique entre couvrir et découvrir : en couvrant quelque chose, je découvre autre chose, quelque chose d'important. Le « souvenir-couverture » me semble la notion centrale pour une approche de l'histoire individuelle et collective qui respecte les effets de l'inconscient. Car elle rompt avec une conception du temps fondée sur la continuité. Celle-ci se voit brisée lorsqu'en sont extraits les moments où se superposent des strates différentes de ma biographie. Telle est la tâche de l'analyste : dénouer les divers fils de mon histoire pour voir comment ils sont reliés.

Le souvenir d'enfance d'un patient, tiré de ma pratique de psychanalyste, donnera un exemple de souvenir-couverture.

Un homme d'une trentaine d'années se souvient, lors des premiers entretiens, qu'à l'âge de trois ou quatre ans, il est tombé dans un mini-golf et s'est cassé le bras. La scène le montre avec son frère aîné et sa mère. Il doit aller à l'hôpital et y rester plusieurs jours. Il souffre beaucoup de son bras cassé, d'autant que sa mère lui manque cruellement. À première vue, il semble tout à fait compréhensible qu'il se souvienne de cette scène. Toutefois il est étonné que ce souvenir d'enfance prenne autant de relief, et il se demande pourquoi. Je voudrais désigner cette intensité sensorielle particulière comme une forme d'*Entstellung*. Elle indique que plusieurs scènes se sont superposées, qu'une condensation, mais aussi un déplacement, ont eu lieu. De fait, la suite de l'analyse montrera qu'elle dévoile une constellation particulière de sa vie : il souhaite les faveurs de la mère et son grand frère est un rival particulièrement dangereux. Il lui faut redouter de perdre cet amour au profit de son frère, avec des conséquences néfastes : tomber, se blesser, être endommagé. Alors qu'il était un nourrisson, il avait pleuré si fort qu'il avait déclenché une hernie – une première « rupture ». La mère n'était pas venue à temps, car elle se trouvait avec le frère aîné dans le jardin, un peu éloigné, et l'avait laissé pleurer seul trop longtemps. C'est ce que rapportait le récit familial. Le premier souvenir d'enfance condense plusieurs fractures et signale en même temps un début difficile, qui se poursuit dans la vie du patient par de nombreuses blessures (fractures du bras, jambes cassées, mais aussi effractions psychiques). À l'occasion d'un séjour à l'hôpital dû à un nouvel accident, à l'âge de la puberté, le patient eut du mal à supporter le retard de sa mère lors de sa visite. Il se souvient qu'il regardait à travers la fenêtre des toilettes dans la direction où il l'attendait – situation qui actualise très tôt et très concrètement l'absence de la

mère. Dans ce souvenir d'enfance, on trouve en même temps un renvoi à la première période de la vie du patient et des références à des moments beaucoup plus tardifs, et tous ces moments se reflètent avec une intensité sensorielle particulière.

Je propose de comprendre de telles connexions entre des temps chronologiquement éloignés, non pas selon le modèle d'un déterminisme linéaire, ni comme la projection de fantasmes ultérieurs, mais selon une logique de l'après-coup<sup>25</sup>. Les souvenirs-couverture, avec toutes leurs distorsions/*Entstellungen*, sont la première épreuve d'un négatif qui condense plusieurs souvenirs de l'histoire infantile ; c'est la tâche de l'analyse de les développer au cours du temps. Ce n'est qu'à travers l'enchaînement des différentes scènes que leur secret entier se voit révélé. Il faut donc les reconnaître dans leur interdépendance et ne pas hypostasier une scène unique. La phrase célèbre de Walter Benjamin fournit le modèle : « *Der historische Index der Bilder* [que je comprends comme *Deckerinnerungen*] sagt nämlich nicht nur, dass sie einer bestimmten Zeit angehören, er sagt vor allem, dass sie erst in einer bestimmten Zeit zur Lesbarkeit kommen

<sup>26</sup>. » Les souvenirs-couverture sont exactement ces images dotées d'une marque historique (Freud n'a jamais douté de leur « authenticité ») ainsi que de déformations/*Entstellungen*, plus ou moins énigmatiques, qui ne peuvent être lues que par l'avenir.

Pour revenir à l'opposition entre le paradigme de la remémoration et celui du transfert, qui à mes yeux se fonde sur des définitions insuffisantes de chacune des deux notions, je dirai que le souvenir-couverture peut être compris comme un souvenir de transfert (*Übertragungserinnerung*). Mon analysant s'adresse à moi avec la demande muette de le soutenir dans la résolution des énigmes de sa première enfance et des conflits qui en résultent, comme ils sont mis en scène dans ce souvenir. Pouvoir présenter ces événements de son existence sous forme de séquence est le résultat d'un travail psychanalytique qui a duré de longues années. Ce travail est lui-même devenu une partie intégrante du souvenir-couverture. Et au cours de ce processus, moi, son psychanalyste, je suis devenu une figure transférentielle à l'intérieur de cette scène hautement investie par ses fantasmes.

U.H.

---

<sup>25</sup> Voir LAPLANCHE, Jean, *Problématiques VI, L'Après-Coup*, Paris, Puf, 2006.

<sup>26</sup> « La marque historique des images n'indique pas seulement qu'elles appartiennent à une époque déterminée, elle indique surtout qu'elles ne parviennent à la lisibilité qu'à une époque déterminée. » (BENJAMIN, Walter, *Paris, capitale du XIX siècle, Le Livre des passages*, Paris, Cerf, 1989, p. 479.)